

Ça ne tourne pas rond...

Léo Bonneville

Numéro 92, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonneville, L. (1978). Ça ne tourne pas rond.... *Séquences*, (92), 2-3.

Ca ne tourne pas rond...

Il ne se passe pas grand chose dans le cinéma de chez nous. On dirait que le succès inattendu de J.A. Martin photographe a paralysé la production française. On a bien vu récemment 24 heures ou plus... Première question sur le bonheur, Chronique de la vie quotidienne. Mais où sont les films de fiction ? Nos cinéastes ont-ils perdu leur imagination en plus de leur inspiration ? Qu'est-ce donc qui ne tourne pas rond dans notre industrie cinématographique ? Sans apporter des réponses directes à cette question majeure, l'Association des réalisateurs de films du Québec vient de présenter, au Premier ministre du Québec, un long mémoire intitulé "La Culture et le cinéma". Le document se divise en trois parties : a) la culture, b) le modèle américain, c) le cinéma québécois. Il y aurait beaucoup à dire sur les deux premières parties mais, faute d'espace, contentons-nous de faire quelques remarques au sujet de deux affirmations abruptes.

Dans la conclusion de la troisième partie, les auteurs du mémoire affirment "la nécessité absolue d'une industrie cinématographique québécoise donnant naissance à un cinéma populaire profondément québécois. Mais entendons-nous sur le mot populaire : QUI APPARTIENT AU PEUPLE, EMANE DU PEUPLE". Soyons sérieux. Le cinéma peut-il appartenir au peuple ? Peut-il émaner du peuple ? A moins de créer un cinéma étatique contrôlé par l'Etat, comme dans les pays socialistes et communistes, le cinéma chez nous restera libéral, c'est-à-dire sortira du mariage de producteurs et d'artistes. Si, jusqu'à ce jour, les fonds provenaient de sources diverses et peut-être contestables, il appert cependant que ceux qui ont composé des scénarios, réalisé des films étaient de chez nous. Ce qu'ils nous ont donné - le meilleur et le pire - émanait de leur conception du cinéma. Et Dieu sait si le farfalu, l'extravagance, la niaiserie, l'insignifiance se sont accrochés à des films de chez nous. N'en nommons pas pour ne faire de peine à personne. Mais ce qu'il faut se demander, c'est ceci : ces films étaient-ils faits pour le peuple ? Si oui, dans quel état de sous-développement, de crétinisme, certains films tenaient-ils le peuple !

En dernier ressort, les auteurs du mémoire précisent qu' "il est primordial de laisser l'histoire avancer, de ne pas étouffer le cinéma, celui des origines, qui est la racine première, la loi logique et rationnelle d'une

continuité, d'une transmission". Quel est-il ce cinéma des origines ? Les auteurs semblent le faire remonter aux années 60 avec la sortie de Pour la suite du monde... Rejetant dans l'oubli la douzaine de films produits entre 1948 et 1955, ils déclarent qu'à partir de 1960 un cinéma spécifiquement québécois fait parler de lui à travers le monde. Ce cinéma se rattache à Robert Flaherty et au néo-réalisme italien. Disons-le : il s'agit du cinéma direct, du cinéma-vérité. Sans nier l'importance de ce cinéma chez nous, il faut bien reconnaître qu'il ne peut exclusivement alimenter les écrans d'un peuple. Si ce cinéma peut renvoyer une image - je dis une image et non l'image d'un peuple - il ne peut uniquement satisfaire sa soif de l'imaginaire. Car le cinéma, art populaire, doit pouvoir, comme le roman, projeter le spectateur dans un monde fabuleux. Or, si étrange que cela paraisse, ce ne sont que des films de cinéma direct que nous offre présentement le cinéma dit québécois. Ce qu'il faut noter, c'est que ce genre de films ne peut plaire qu'à un petit nombre de spectateurs gagnés à cette perception de la réalité. Mais le cinéma, ce n'est pas seulement Lumière. C'est aussi Méliès, c'est-à-dire le triomphe de l'imaginaire. Pour cela, il faut plus que des chasseurs de réalité. Il faut des créateurs qui savent construire une histoire (pas nécessairement selon des patterns stéréotypés), qui savent capter le regard et captiver l'attention des spectateurs. Les plus grands cinéastes, de quelque pays qu'ils soient, ne sont-ils pas avant tout de merveilleux conteurs d'histoire ? Et qui sait raconter sait rassembler.

Si le cinéma québécois périclité, on peut toujours se plaindre des conditions économiques, matérielles, politiques, etc. Toutefois il ne fait pas de doute que les auteurs qui ont le souci de la qualité - critère importé d'Europe, écrivent les auteurs du mémoire, donc contestable - finissent par s'affirmer. Je ne citerai que le cheminement cahotique de Jean Beaudin. La qualité, au contraire, est un critère universel établi sur la valeur d'une oeuvre. Un film de Charlie Chaplin vu quelque part dans le monde peut être reconnu par sa qualité.

Les plus beaux mémoires du monde sur le cinéma ne valent pas un film de qualité. Réalisateurs, nous vous attendons non pas devant un livre mais devant l'écran. A bientôt.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Jean Beaudin', with a long horizontal line extending to the right from the end of the signature.